

# L'EFFROI DE L'ENFANT

24 juin 2006

Il me fait peur. Depuis bientôt 20 ans. Chaque fois il me regarde, les mains sur les oreilles et il crie. Son visage exprime une telle douleur, une telle détresse qu'il la communique instantanément à ceux qui l'observent. Pourtant je ne l'entends pas. Non loin de lui se tiennent deux hommes, qui regardent à l'horizon. Bien qu'alignés derrière la même palissade, sous le même ciel tourmenté, ils ne semblent pas appartenir au même univers. Mais entre nous cette peur ne se partage pas, elle se multiplie.

Notre rencontre est le fruit du hasard. Plongé dans une recherche, il est apparu en face de moi. Je suppose que je m'interrogeait alors sur la signification du mot *ñăexquisăz*. Drôle de réunion autour d'un qualificatif plus adapté à un cadavre qu'à son visage. Il est chauve, habillé de couleur sombre. Son corps ondule en même temps que les nuages du couché de soleil. Son prénom est étrange, probablement à cause de ses origines norvégiennes. Nous restons un instant à se regarder dans les yeux. Puis pris d'une peur panique, je détourne le regard et retourne à mes recherches. Nous nous reverrons plus tard.

Je le retrouve de façons sporadiques les années suivantes. Son cri est inaudible, mais je commence à le comprendre. J'ai parfois envie de le pousser également. Quand la douleur nous submerge, quand nous ne pouvons pas exprimer nos sentiments faute d'exutoire, c'est ce cri que nous ne parvenons pas à contenir. Comment accepter ce monde qui nous nie parfois ? Comment faire sortir tout cela ? La théorie développée par Henri Laborit décrit bien les comportements humains face à l'épreuve. Je crois que c'est la fuite artistique ce vieil Edvard à décidé de suivre. En tire-t'il un soulagement ?

Ce n'est que récemment que j'ai osé le rencontrer volontairement. J'ai alors été rassuré de savoir que je n'était pas le seul à avoir peur de lui. Longtemps associé à la page *ñăexpressionismeăz* du dictionnaire, *ñăLe Criăz* d'Edvard Munch m'est maintenant démystifié. Mais ces années de doute m'avaient permis de me forger ma propre interprétation, en fin de compte peu éloignée des analyses admises. Le Cri

ne me fait plus peur, il me rassure même en sachant que je ne suis pas seul lorsque je souffre, et que cette impossible libération d'humeur est alors aussi humaine que ma douleur.

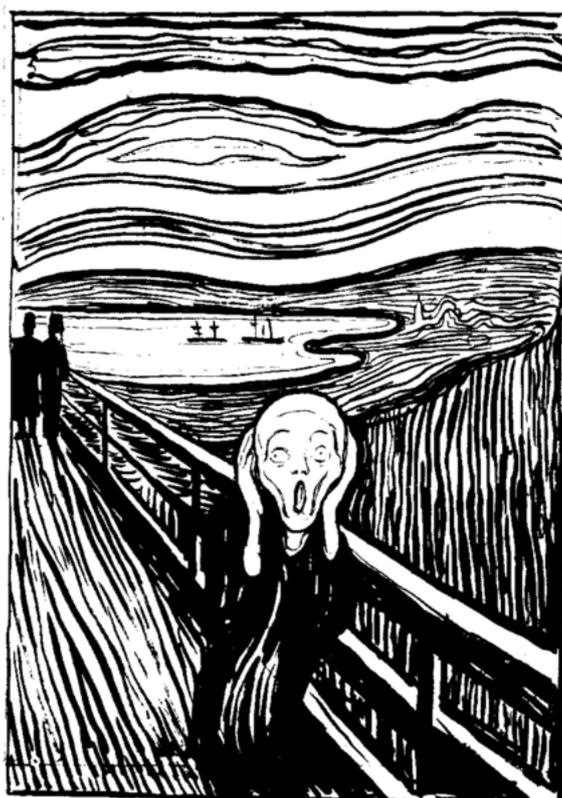


FIG. 1 – Le Cri, d'Edvard Munch